

ses coreligionnaires. C'est de cet excellent médecin que parle Scarron dans les vers suivants :

Son Altesse peu de temps but;
Car dessus ses jambes il chut
Une très-douloureuse goutte,
Mais où nul vivant ne voit goutte,
Fut-ce Brunier, son médecin.
N'en déplaise à feu Jean Calvin,
C'est grand dommage que cet homme
Ne croit pas au pape de Rome;
Car à tout le monde il est cher,
Quoiqu'en carême mangeant chair.

Brunyer a publié sous le titre de : *Hortus regius Blesensis* (1653), une description du jardin botanique de Blois.

BRUSANTINI ou **BRUGIANTINO** (Vincent, comte), poète italien, mort en 1570, était issu d'une ancienne famille de Ferrare. Il se rendit d'abord à Rome, où une imprudence le fit jeter en prison, puis il visita les principales cours d'Italie, et, déçu dans ses espérances de fortune, il revint dans sa ville natale et y trouva un protecteur dans le duc Hercule II. Il y mourut, emporté par une maladie contagieuse. On a de lui un poème en trente-sept chants : *Angelica innamorata* (Venise, 1550, in-4°), qui est une suite du *Roland furieux*, de l'Arioste, et un recueil de nouvelles en vers, intitulé : *le Cento novelle di Vincenzo Brusantini* (Venise, 1554, in-4°), où l'on trouve défigurées les charmantes nouvelles de Boccaccio. Le style de Brusantini est lourd, froid et sans grâce.

BRUSASORCI (le). V. Riccio.

BRUSATI (Tebaldo), seigneur de Brescia, mort en 1311. Un des chefs du parti guelfe dans sa ville natale, il avait été forcé d'émigrer, lorsque l'empereur Henri VII, espérant hâter le rétablissement de la paix par des mesures de clémence, mit fin à son exil. Les guelfes de la Lombardie ayant pris les armes sur ces entrefaites, Brusati entraîna les Brescians dans le mouvement. L'armée impériale vint alors mettre le siège devant Brescia; mais Brusati, par sa valeur et son habileté, la tint longtemps en échec. Il finit toutefois par être fait prisonnier dans une sortie, et périt au milieu des supplices, en exhortant ses concitoyens à combattre sans relâche pour leur liberté.

BRUSATI (Jules-César), littérateur italien, né vers 1693 à Belinzago, mort en 1743. Après avoir visité l'Italie, l'Espagne, les Pays-Bas, la France, la Hollande et l'Allemagne, s'initiant à la fois à la langue et à la littérature de ces pays, il revint dans sa patrie, et se fit recevoir membre de la compagnie de Jésus, à Gènes. Il professa successivement alors la littérature, la théologie et la philosophie, puis il occupa une chaire de logique à l'université de Pavie. On a de lui une traduction latine des mémoires sous le titre : *De fœderatorum contra Philippum V bello commentaria* (Gènes, 1723), ainsi que des dissertations, des traités élémentaires, etc.

BRUSC s. m. (brusk). Bot. Nom vulgaire de l'ajonc. || Sorte de bruyère. || On dit aussi BRUC.

BRUSCAMPILLE, nom de théâtre d'un comédien de l'hôtel de Bourgogne, dont le vrai nom était DESLAURIERS, et qui succéda à Gautier Garguille. Ses saillies ont été publiées un grand nombre de fois sous les titres de *Fantaisies, Paradozes, Prologues facétieux, Plaisantes imitations*, etc. Ces dévergondages d'esprit ne manquent ni de verve ni de traits comiques, mais ils sont graveleux et remplis de trivialités. Les curieux les recherchent encore. Depuis que Rabelais avait fait paraître son *Pantagruel*, ce genre avait été adopté par une foule d'imitateurs. Béroalde de Verville avait écrit le *Moyen de parvenir*; Noël du Fail, les *Contes d'Eutrapel*; d'Anbigné mettait au jour ses *Aventures du baron de Fenestrel*, et les *Caquets de l'accouchée* venaient aussi dire leur mot sur les événements du temps. Tous ces pamphlets jouaient à cette époque le rôle que remplissent nos journaux de la presse; ils flagellaient les ridicules, ils servaient d'armes aux mécontents de tous les partis. Leur trait principal était la liberté, souvent cynique dans l'expression. Les mœurs de ce temps pouvaient, jusqu'à un certain point, justifier cette licence, et ce n'était point l'exemple donné par les cours de François I^{er}, de Henri III et même de Henri IV, qui pouvait retenir les écrivains dans les bornes de la décence. Tous ces livres, d'ailleurs, étaient imprimés clandestinement, et malgré la sévérité des ordonnances. Une loi rendue sous Charles IX condamnait à mort l'imprimeur qui mettait au jour une brochure non munie d'autorisation. Cette crainte n'arrêtait personne; de temps en temps, il est vrai, on pendait un libraire, on rouait un imprimeur, mais cela n'empêchait pas les libelles de se succéder, et l'on peut remarquer qu'ils ont abondé surtout aux époques où la législation était la plus sévère. Sous Louis XIV, La Reynie ne pouvait suffire à poursuivre ceux qui lui étaient signalés, et la Bastille n'avait plus assez de place pour recevoir les novellistes qu'il y envoyait.

Les livres de Bruscampille sont sans grand intérêt pour l'histoire; ils ont toute la licence des écrits du temps, ils ressemblent assez à quelques articles du *Charivari*, et ce qu'ils ont de plus curieux, c'est leur titre, qui montre que la satire politique ne manquait pas à cette époque. L'un d'eux est intitulé : *Discours de Brus-*

campille, avec la description de Conchino Couchini; un autre : *Avertissement du sieur Bruscampille sur le voyage d'Espagne*; un troisième : *le Duel du sieur Mistanguet contre Bruscampille pour un vieux chapeau*. Tout ce qui a été publié sous le nom de Bruscampille n'appartient pas à Deslauriers. Son nom était devenu typique, comme celui de Prudhomme à notre époque, et chacun s'en servait à son gré. Le bibliomane feuilleté presque seul aujourd'hui ces pages, qui sont l'œuvre d'un farceur plein d'esprit et d'imagination, sans doute, mais où ne se rencontrent aucun de ces traits de mœurs que l'historien et l'écrivain recherchent avec tant de curiosité. Le recueil le plus complet est celui qui est intitulé : *Œuvres de Bruscampille* (Paris, Billaine ou Thibaut, 1619, in-12).

BRUSCH, BRUSCHIUS ou **BRUSCHELIUS** (Gaspard), historien et poète allemand, né en 1518 à Schlackenwald, mort en 1559. Il se signala de bonne heure par un rare talent pour la poésie latine, fut couronné poète lauréat en 1552, et élevé par l'empereur à la dignité de comte palatin. Il s'établit plus tard à Passau, près de l'évêque de cette ville, s'y adonna à des études historiques, et fut assassiné dans un bois par des gentilhommes qu'il avait attaqués, dit-on, dans des écrits satiriques. Ses principaux ouvrages sont : *De Germania episcopatus epitome* (Nuremberg, 1549, in-8°); *Monasteriorum Germaniae precipuorum chronologia* (1551, in-fol.). Ses poésies latines, intitulées *Odeporicon et alia minutiora poemata*, ont été imprimées à Bâle à la suite de l'ouvrage *De ortu et fine imperii romani* d'Engelbert (1553, in-8°).

Bruschino ou **il Figlio per azzardo**, opéra-bouffe en un acte, traduit et arrangé de l'italien par M. de Forges, musique de Rossini, représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Bouffes-Parisiens, le 28 décembre 1837. Cette bouffonnerie musicale n'était qu'une reprise d'une des improvisations les plus légères de la jeunesse de Rossini, *il Figlio per azzardo*, donnée à Venise au petit théâtre de San-Mosè, pour le carnaval de l'année 1813, de cette année mémorable qui vit naître à la fois *Tancredi* et *l'Italiana in Algeri*. Rossini avait déjà, sur cette scène microscopique, successivement fait jouer la *Cambiale di matrimonio* (1810), *l'Inganno felice* (1812), la *Scala di seta* (1812), *l'Occasione fa il ladro* (1812), opéras en un acte ou *farze*, parmi lesquels *l'Inganno felice* est un petit chef-d'œuvre. Le jeune maestro, qui devait bientôt porter son génie au grand théâtre de la Fenice, avait à souffrir les tracasseries, l'humeur jalouse et l'insolence d'un impresario qui, le voyant pauvre, se permettait de le traiter légèrement, et alla en dernier lieu jusqu'à lui donner le plus mauvais libretto qu'il pût trouver, celui de *Bruschino*. Rossini, qui avait engagé son talent naissant pour quelques sequins, ne se déconcerta pas. Il dit en riant à son collaborateur, après avoir parcouru le libretto : « Je vous prouverai que je suis plus fort que vous, en faisant de la musique encore plus détestable que votre poème. » Telle est l'histoire de *Bruschino*, qui précéda de quelques semaines l'avènement de *Tancredi*, le premier opéra seria de Rossini, et dont le manuscrit original (c'est Scudo qui nous l'apprend) est entre les mains d'un dilettante vraiment distingué, M. le prince Poniatowski, le compositeur de *Pierre de Médicis*. *Bruschino* ne fut exécuté que deux fois devant le public vénitien, qui, dès les premières mesures de l'ouverture, manifesta sa mauvaise humeur. Stendhal se trompe en attribuant à la *Scala di seta* la plaisanterie des coups d'archet frappés par les violons sur le fer-blanc qui entoure la lumière des musiciens de l'orchestre. Cette haute bouffonnerie musicale se trouve marquée à la trentième mesure de l'ouverture de *Bruschino*. Elle causa l'étonnement et la colère d'un public immense venu de tous les quartiers de Venise pour écouter l'opéra nouveau. Ce public qui, deux heures avant la représentation, assiégeait les portes, se crut personnellement insulté, et siffla comme un public italien en colère. Rossini avait voulu simplement jouer un mauvais tour à l'impresario qui se plaisait à l'humilier, et mystifier quelque peu le public.

Qui se serait douté qu'un demi-siècle plus tard *Bruschino* ferait les délices des dilettanti parisiens et attirerait tout Paris aux Bouffes? « Cette jolie petite partition, dit Scudo, contient, après l'ouverture, un *duettino* pour soprano et ténor, un autre duo pour ténor et baryton, où l'on retrouve les germes du duo du *Turc en Italie* : *Per piacere alla signora*; un air de basse dont les difficultés vocales sont une malice à l'encontre du pauvre Raffanelli, qui était vieux et dans l'impossibilité de rendre le plus léger *gorgheggio*; puis viennent un air de soprano avec accompagnement obligé de clarinette, un trio, un charmant quatuor et le finale, qui annonce tout ce que Rossini fera dans ce genre où les Italiens n'ont pas de rivaux... » *Bruschino* ne fut pas trop mal chanté par les grotesques acteurs des Bouffes, plus accoutumés à interpréter la folle musique des *Deux Aveugles* et d'*Orphée aux enfers*.

BRUSLART (Louis GUÉRIN DE), général français, né à Thionville en 1752, mort à Paris en 1829. Entré dans l'armée à l'âge de seize ans, en qualité de sous-lieutenant, il se distinguait au siège de Mahon et surtout à celui de

Gibraltar, émigra en 1791, devint aide de camp du duc de Bourbon et fit les campagnes de 1792 à 1794. Après avoir servi en Normandie sous les ordres de Flotté, en qualité d'adjudant général, il remplit une mission près de Louis XVIII, qui se trouvait alors à Mittau (1798), fut nommé l'année suivante commandant en second, puis, en 1800, commandant en chef de l'armée royale. Il fit suspendre, par ordre du comte d'Artois, les hostilités en Normandie (1801) et contribua à la pacification de l'Ouest. En 1808, Louis XVIII le chargea d'une mission près de Napoléon, et, en 1812, d'une autre mission près de Bernadotte. En 1814, Bruslart accourut en Normandie pour y préparer l'arrivée du duc de Berry, reçut le commandement de la 23^e division, bien qu'il ne fût encore que maréchal de camp, et fut promu au grade de général de division en 1823.

BRUSLÉ ou **BRULY** (Pierre), pasteur protestant français, mort en 1845. Il était avocat à Metz lorsqu'il embrassa la Réforme. L'Eglise française de Strasbourg l'appela comme pasteur, quand Calvin quitta cette ville pour retourner à Genève. Le nombre des protestants s'étant multiplié à Tournay, il fut nécessaire d'organiser une Eglise. Cette mission fut confiée à Bruslé, qui s'en acquitta avec talent, profita de son séjour dans les Pays-Bas pour visiter les protestants de Lille, Valenciennes, Douai et Arras, puis revint à Tournay au commencement de l'hiver. Des mesures furent prises pour son arrestation; sa tête fut même mise à prix. Se voyant sur le point d'être saisi, Bruslé se décida à descendre, au moyen d'une corde, le long des murs de la ville. Une pierre tomba et lui cassa la cuisse. Ses gémissements attirèrent le guet, qui l'enferma dans les prisons du château. Il attendit quatre mois son jugement, sans se faire illusion sur la peine qui l'attendait. Voyant sa mort prochaine, il écrivit à sa femme pour la consoler; il lui donna des conseils dans deux lettres qui sont des modèles de résignation chrétienne. Il prit congé de ses amis, et se prépara à la mort. Les princes protestants intercédèrent pour lui auprès de l'empereur, mais en vain; il périt dans les flammes.

BRUSLÉ DE MONPLAINCHAMP (Jean), biographe et littérateur flamand, né à Namur vers le milieu du XVII^e siècle. Il fut chanoine à Bruxelles, prédicateur de Charles VI, et composa un assez grand nombre d'ouvrages, qui sont pour la plupart des compilations. Les principaux sont : *Histoire de Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur* (Cologne, 1689); *Histoire de Don Juan d'Autriche* (1690); *Histoire d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie* (1692); *Histoire d'Alexandre Farnèse* (1692); *Histoire de l'archiduc Albert* (1693); *Esopo en belle humeur, dernière traduction augmentée de ses fables en prose et en vers* (Bruxelles, 1695); *le Festin nuptial dressé dans l'Arabie Heureuse au mariage d'Esopo, de Phédre et de Pilpai, avec trois fées, divisé en trois tables, à Pirou, en Basse-Normandie* (Bruxelles), à l'enseigne de la Vérité dévoilée (1700, in-8°); *le Diable bossu*, roman (Nancy, 1708).

BRUSONI ou **BRUSONIO** (Lucio-Domitio), jurisconsulte italien, né à Conturse vers la fin du XVI^e siècle. Il exerça la profession d'avocat et eut pour protecteur le cardinal Pompée Colonna. On a de lui, sous le titre de *Facetiarum exemplorumque libri VII* (Rome, 1518, in-fol.), un recueil de bons mots, de traits d'histoire, etc.

BRUSONI (Jérôme), poète et historien italien, né à Legnano en 1610. Il fit des études très-brillantes et très-variées à Venise, à Ferrare, à Padoue; débuta dans le monde des lettres par des poésies latines et italiennes qui furent bien accueillies, puis entra dans l'ordre des chartreux, qu'il quitta pour y rentrer de nouveau et pour le quitter encore. Arrêté à Venise et emprisonné après sa seconde émanicipation, il obtint bientôt sa liberté, et, depuis cette époque, vécut tranquillement dans cette ville. Brusoni se fit beaucoup d'amis, parmi lesquels se trouvaient Ferrante, Pallavicino et J.-F. Loredano. Il composa un grand nombre d'ouvrages, devint membre de l'Académie des *Incogniti*, et prit part, en 1644, aux négociations qui amenèrent un traité de paix entre l'Espagne et l'Espagne. On ignore l'époque de sa mort. Parmi ses écrits, nous citerons : la *Fugitiva* (Venise, 1640), sorte de roman ayant pour sujet les aventures de Pellegrina Buonaventuri, fille de Bianca Capello; *Del Camerotto* (Venise, 1645), recueil de vers facétieux, écrits dans les prisons de Venise; *Istoria d'Italia* de 1635 à 1655 (Venise, 1656); *Delle Istorie universali d'Europa, compendiate da Girolamo Brusoni* (Venise, 1657, 2 vol. in-4°); *Il Perfetto elucidario poetico* (Venise, 1657); *la Gondola a tre remi* (Venise, 1662); *Istoria dell'ultima guerra tra i Veneziani e i Turchi* (Venise, 1673); *Poesie* (Venise, sans date), etc.

BRUSQUANT (bru-skan) part. prés. du v. Brusquer : *Ce n'est pas en brusquant les enfants qu'on leur fait faire des progrès*.

BRUSQUE adj. (bru-ske. — Ce mot se retrouve presque intégralement dans la plupart des langues européennes, avec un sens à peu près analogue à celui du français. Mais une étymologie basée exclusivement sur ces rapports d'analogie n'en est pas une, car ce que dit l'étymologiste français en s'appuyant sur l'italien, l'italien peut le dire en s'appuyant sur le français, et nous tombons dans un cercle vicieux, qui est trop souvent la

Pierre d'achoppement de la science dite étymologique. C'est pour cette raison que le *Grand Dictionnaire* a toujours le soin de se rattacher aux branches; d'après cette loi, concluons que *brusque* est d'origine latine, et qu'il dérive de l'italien *brusco*, brin de paille; *brusca*, brosse; *bruscia*, épine, broussailles. On sait que le mot *brusc* sert à désigner une sorte de bruyère épineuse. Rude et prompt : *Caractère brusque*. Homme brusque. Réplique brusque. Son humeur est aimable, quoiqu'elle ait quelque chose de brusque et de sec. (Mme de Sév.) La comtesse est une femme brusque, qui aime à primer, à gouverner, à être la maîtresse. (Mariv.) La jeune fille impolie a le langage brusque, les manières désobligeantes. (Théry.) Dans vos brusques chagrins je ne puis rien comprendre. MOLIERE.

Il a le repart brusque, et l'accueil loup-garou.

— Par ext. Soudain, précipité et inattendu : *Un départ brusque*. Une brusque apparition. Tous les mouvements du singe sont brusques, intermittents, précipités. (Buff.) La marche des comètes se termine par une disparition aussi brusque que leur arrivée a été subite. (Babinet.)

Par un brusque passage ont fait, dans votre cœur, A la sécurité succéder la terreur? LEMERCIER.

— Littér. et b.-arts. Vif et âpre : *Tallé-mant à le crayon rouge heurté, brusque et expressif de nos vieux dessinateurs qui logeaient près des halles*. (Ste-Beuve.) Les courts et brusques dessins de Topffer sont relevés d'une saveur alpestre et d'un caractère fruste et sauvage. (Ste-Beuve.)

— Antonymes. Compassé, doux, flegmatique, lent, méthodique, posé, patient.

BRUSQUÉ, ÉE (bru-ské) part. pass. du v. Brusquer. Traité brusquement : *Il n'aime pas à être brusqué*. La Fortune est une femme coquette et fantasque, qui veut être brusquée par ses amants. (Max. orient.)

— Précipité, fait avec hâte : *Une affaire brusquée*.

Un déjeuner brusqué ne valut jamais rien.

Mon dénouement, ô ciel! — Je souhaite qu'il passe. — Est-il trop lent, trop froid, ou bizarre, ou brusqué? Eh! parlez donc. — Il est... il est... il m'a choqué. C. DELAVIGNE.

BRUSQUEMBILLE s. f. (bru-skan-bille; 11 mil.). Jeu de cartes qui se joue à deux, trois, quatre ou cinq personnes. || Nom donné aux dix et aux as dans le même jeu.

— Encycl. Ce jeu de cartes, autrefois plus usité qu'aujourd'hui, se jouait partout sous Louis XV; il avait une place d'honneur dans l'académie des jeux. On le joue à deux, trois, quatre ou cinq personnes. Si les joueurs sont en nombre pair, on se sert d'un jeu de piquet entier; s'ils sont en nombre impair, on retire deux sept du jeu, un rouge et un noir. A quatre, ils peuvent s'associer deux contre deux; dans ce cas, chaque joueur communie son jeu à son associé, et peut lui demander conseil sur la manière de jouer. Les *brusquemilles*, c'est-à-dire les as et les dix, sont les cartes principales, mais les as l'emportent sur les dix. Après être convenu de l'enjeu, du nombre de coups ou de tours que doit durer la partie et du nombre de points que devra compter le gagnant, on tire la main au sort, puis le donneur distribue les cartes : chaque joueur en reçoit trois, et la dernière des trois que garde le donneur détermine la couleur de l'atout. Le premier en cartes jette alors telle carte de son jeu que bon lui semble, et chacun des autres joueurs y répond par une carte de même couleur ou par un atout, ou bien, s'il ne peut ni fournir la couleur ni couper, par une carte quelconque. A mesure qu'un joueur fait une levée, il prend une carte au talon, et ses adversaires en font autant. Il continue de jouer tant qu'il peut lever. On procède de la même manière jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cartes au talon, puis on jette celles que l'on a à la main. A la fin de chaque coup, chaque joueur compte les points qui se trouvent dans ses levées, et y joint ceux que lui ont donnés les *brusquemilles*. Pour les levées, l'as vaut onze points; le dix, le nombre qu'il représente; le roi, quatre; la dame, trois; le valet, deux. Quant aux *brusquemilles*, l'as d'atout, qui est la principale, fait payer deux jetons par chaque joueur à celui qui l'a joué. Les autres as se payent aussi deux jetons, mais il faut que celui qui les place fasse la levée. Si l'un de ces derniers est coupé, celui qui l'a placé donne deux jetons à chacun de ses adversaires. Les dix se payent suivant les mêmes règles, mais moitié moins, c'est-à-dire un jeton. Le gagnant est celui qui, lorsque la partie est terminée, possède le plus grand nombre de points, ou du moins le nombre qui a été convenu.

BRUSQUEMENT adv. (bru-ske-man — rad. brusque). Avec brusquerie : *Trailer quelqu'un brusquement*.

— D'une façon soudaine, imprévue, non ménagée : *Sortir brusquement*. On ne jette pas brusquement un empire au moule. (Rivarol.) Le bien opéré brusquement se change presque toujours en mal. (J. Droz.) La révolution de Juillet nous a fait passer brusquement du constitutionnalisme au républicanisme. (V. Hugo.) Les libertés brusquement impro-